

Prix de l'Abonnement - Edition Quotidienne				
1 An	6 Mois	3 Mois	1 Mois	
POUR LES ETATS-UNIS...	\$ 9.00	\$ 4.50	\$ 2.25	\$ 0.75
POUR L'ETRANGER.....	12.15	6.10	3.05	1.05

LE NUMERO



CINQ SOUS

Prix de l'Abonnement - Edition Hebdomadaire				
1 An	6 Mois	3 Mois	1 Mois	
POUR LES ETATS-UNIS.....	\$ 3.00	\$ 1.50	\$ 1.00	\$ 0.75
POUR L'ETRANGER.....	4.00	2.05	1.35	1.05

L'Abeille de la Nouvelle-Orléans

POLITIQUE LITTÉRATURE

PRO ARIS ET FOCIS

SCIENCES ARTS

1er Septembre 1827

NOUVELLE-ORLEANS, JEUDI MATIN, 24 JUILLET 1913

86ème Année

LE TAPIN

Tandis qu'avec la Révolution française s'ouvrait l'aurore de la nouvelle Europe, les demi-brigades marchaient à la défense du territoire. Composées d'un bataillon de ligne, de deux bataillons de volontaires et d'une batterie de six pièces, elles réalisaient l' amalgame de l'ancienne et de la nouvelle armée.

L'une d'elle s'éveilla un matin dans la fraîcheur des champs de luzerne, en contact avec l'ennemi. A peine étreintes, les hommes - suivant la méthode française qui oppose le rire et l'enthousiasme au danger - orientèrent leurs lazzi et leur admiration.

L'admiration allait à l'un des pôles de la demi-brigade: le colonel. Les lazzi à l'autre pôle: le plus jeune tambour. Le colonel avait vingt-huit ans, des épaules d'athlète, un front large, des regards qui comprénaient tout, une moustache tombante qui rappelait la Gaule. Il s'appelait Brivail et il avait eu encore un autre nom, un nom de terre, qui en faisait le ci-devant de... on ne savait plus quoi, tant il avait mis de soins à oublier lui-même ce qui le différencierait des autres hommes - hors son mérite et son courage.

De son titre, de son rang, de sa situation passée, il n'avait conservé qu'un vestige: un grand manteau brun toujours roulé à l'arçon de sa selle et dont personne n'avait vu l'envers. C'était un legs de son bisaiéul, un vêtement inusable, auquel il tenait étrangement: tout ce qui lui restait du passé, de son enfance, du souvenir de sa mère, de son père, du milieu qui l'avait créé, conservé, élevé...

Ses hommes avaient foi en lui. Quand ils avaient prononcé: Brivail, c'était comme s'ils avaient dit: Dieu la père.

Le tambour, lui s'appelait Martin. Il avait quinze ans et il venait de Paris où il avait été élevé tendrement par une mère sensible. Une catastrophe avait passé sur sa famille, anéantissant tout, laissant l'enfant seul, en proie aux hasards qui l'avaient conduit là, à ce tambour dont il avait appris le maniement avec intelligence, avec la volonté de comprendre, de sentir ce qu'il y avait dans l'âme de cette chose. Puisque c'était cela qui lui donnait tout son pain, il lui donnait en retour toute sa droiture, toute sa pénétration, toute sa conscience. On le plaisantait parce qu'il était le plus jeune, parce qu'il était fluet, parce qu'il avait une grosse tête, parce qu'il faut bien un sujet à l'humour gaie...

Mais on ne le tourmentait pas. Il possédait une âme trop fière, un regard trop direct pour faire un souffre-douleur. Doux, il s'était insurgé une fois ou deux contre des imbécillités qui essayaient d'abuser et, transformé, en défense, blême, il avait fait peur.

Quand il "rabaillait" on aimait ses baguettes. Il tirait de la peau tendue, de la caisse de cuivre tout ce qu'elles pouvaient donner de bruit, de rythmes, de vibrations, d'émoi. Et on reconnaissait au son le tambour de Martin entre tous.

Au beau milieu du deuxième bataillon de volontaires, il y avait un sergent déjà vieux qui avait servi sous Louis XV. Ce fut lui, qui de son rang, avec ses yeux verts aux regards perçants, annonça, avant les clairons, la présence des lignes prussiennes. Les anciens soldats du bataillon de ligne en discernèrent bientôt les uniformes, puis les volontaires les virent. Mais tandis que ceux-ci ne distinguaient pas parmi les ennemis, les soldats des anciennes armées royales éprouvaient des sentiments en retour. Et plus intensément qu'aucun d'entre eux, le sergent Sandrac.

D'abord, il connaissait la victoire, la solidité, la méthode des troupes prussiennes.

Ensuite, il voyait dans les rangs ennemis des seigneurs français, il aurait pu mettre sur telle ou telle

silhouette campée au loin, le nom d'une terre qui était au loin derrière, en France. Et, de voir là certains de ceux que son enfance avait considérés comme des chefs, ses obscures notions de devoir étaient ébranlées. Il sentait autour de lui une énorme lutte entre le passé et l'avenir, le passé solide, comme lui vieux sergent, l'avenir plein de sève mais tourmenté comme ces terres folles...

Ces rangs disciplinés, en face d'eux... cette force éprouvée, ces silhouettes françaises qu'on avait devant soi. Et puis tout qui manquait: l'équipement, les cartouches... Le bataillon de ligne flotta et son indécision gagna les troupes nouvelles.

Soudain, le colonel parut. Il était haut et tranquille sur son cheval, haut comme le courage et tranquille comme le devoir. Il tira son sabre et les tambours battirent. Les bataillons s'ébranlèrent, pour la charge...

Parmi toutes les voix des caisses, il y en avait une sèche, claire, précise, implacable. Elle rappelait le devoir comme d'autres rappelaient la cadence. Il n'y avait pas moyen de soustraire son cœur et sa conscience à ses appels. C'était le tambour de Martin.

L'enfant tapait avec tout son savoir. Une application totale concentrait l'activité de son être vers sa caisse de cuivre aux cercles de bois, et, pour débiter, il désarticulait en quelque sorte, la charge, en faisant retentir un à un les éléments rendus distincts, nets, décisifs. Toutes les leçons qu'il avait reçues, toute la technique de son instrument se concentraient là, entre ses doigts, au bout de ses baguettes. La mécanique de son jeu se communiquait d'abord à ses voisins de la "clique" puis aux quatre mille jambes de la demi-brigade.

Les hommes des trois bataillons, un instant démoralisés, sentirent se reconstruire la solidité de leur conscience. Ils marchèrent à l'ennemi et à la victoire, comme les battements rythmés du tapin tendaient à la perfection de son art.

On approchait des lignes ennemies. Les Prussiens tirèrent. Il y eut des chutes, des morts, un flottement. Les Français ripostèrent mal... Les cartouches étaient rares... Ils hésitaient de nouveau. Profitant de ce répit, les ennemis, calmes comme à la parade, rechargeaient.

Alors on vit le colonel Brivail. Haut sur sa bête, le sabre dardé vers le ciel, les cheveux au vent, il hurla d'une voix qu'on entendait au fond des rangs, des deux côtés:

"En avant! A la baïonnette!"

Les hommes bondirent et le tambour, qui n'avait été jusqu'à présent que méthodique, se révéla. Il créa sur sa peau d'âne une charge terrible, enflée de tout l'enthousiasme et de toute la vigueur qu'il sentait nécessaires à la victoire. En même temps il devançait ses camarades. Ses jambes agiles, endiablées, le portaient maintenant aux premiers rangs et les rythmes de la charge se précipitaient sous ses baguettes, entraînant les hommes enragés à sa suite.

Sans armes, porteur seulement de la caisse vibrante, tonnant de l'air du champ de lutte. La clameur de la bataille l'enveloppait. Il faisait passer toute la force de sa vie et toute la force furieuse de la demi-brigade en fureur dans la danse effrénée de ses baguettes sur la peau magiquement animée.

A sa suite, les oreilles emplies de son tintamarre éclatant, les hommes enfonçaient les rangs ennemis.

Au soir, la bataille finie, la victoire acquise, l'ennemi en déroute, le colonel Brivail distribua ses récompenses. C'étaient quelques grades inférieurs, quelques promesses de propositions et sur-

tout de ces paroles qui devaient bientôt mener les armées aux quatre coins du monde. En vrai chef, Brivail connaissait le nom de chacun et, quand il eut passé dans les rangs des trois bataillons, pas un homme n'eut pu dire que son effort avait été inaperçu. Une louange universelle montait vers le colonel comme s'il eût été vainqueur à lui seul.

Cependant, un être avait été oublié: Martin. Il s'était mis à l'écart, dès les lignes reformées, le campement choisi. Et, épuisé, il dormait sur sa caisse sans avoir eu la force de desserrer son baudrier. Toute sa force... Il l'avait donnée durant la bataille... Maintenant, il dormait, comme une masse.

Brivail, revenant, l'aperçut, bien que la nuit tombante le noyât d'ombre. Et reconnaissant en lui le vrai héros de la journée, il regretta de ne pas l'avoir complimenté le premier, devant tout le front... Au moins voulait-il lui parler et mit pied à terre. Mais le tapin dormait trop fort. Une main même, posée sur son épaule, ne le réveilla pas. Brivail resta saisi d'admiration devant ce héros de quinze ans, devant ce front pur qui avait contenu tant de volonté, tant d'intelligence, tant d'aplomb à la tâche, qu'il avait galvanisé tout un corps de troupe, maintenu la poussée en avant, créé la furie définitive, qu'il avait su, instinctivement, éviter la mort tout en allant au plus fort de l'orage.

Alors, ne sachant que faire pour lui, le colonel se pencha vers cet enfant et l'embrassa. Puis il alla vers sa monture et prenant le manteau, son précieux manteau dont il ne se séparait jamais, la seule chose qui lui restait de tout son passé, il l'étendit, la nuit devenant fraîche, sur les jambes étendues du tapin.

Au petit jour, quand Martin s'éveilla, la demi-brigade battait la semelle. Lui, il avait chaud. Etonné, il se dressa, se pencha, vit le manteau. D'abord, il n'osa y toucher, croyant reconnaître le manteau du colonel. Puis il le souleva.

C'était une splendeur. L'envers était doublé d'une soie rouge éclatante où l'art parfait d'un vif brodeur avait dessiné en fils d'or, un oiseau symbolique, entouré de rayons flamboyants. Le manteau de faste d'un ordre de chevalerie - l'Ordre du Saint-Esprit, probablement - la seule chose que Brivail eût recueillie de ses ancêtres...

Martin restait ébloui devant cette merveille. Il la tenait demièrement au-dessus de ses jambes et faisait rutiler, par des mouvements doux, l'oiseau d'or et le fond d'écarlate. Puis il comprit qu'il fallait la rendre.

Il roula le manteau, trouva le colonel déjà à cheval, veillant, aux préparatifs. Brivail l'aperçut en souriant et reprit son manteau. Ils ne se dirent rien. Mais le colonel serra la main du tapin, comme celle d'un pair et, ce faisant, il vit dans les yeux larges ouverts et tout humides de l'enfant que celui-ci avait compris l'hommage rendu à son grand cœur par le manteau seigneurial.

EMILE SOLARI.

MEXIQUE

Dallas, Tex., 23 juillet. — Un Américain, M. L. L. Davis, de Dallas, vient de rentrer ici la nuit dernière après avoir été retenu prisonnier au Mexique depuis le 13 mai jusqu'au 19 juillet par des "constitutionnalistes". Il raconte que ceux-ci usent des feuillets de la bible comme papier à cigarettes et qu'il a vu de ces livres auquel il ne restait plus que quelques chapitres, quand il a été remis en liberté.

Les rebelles ne disposaient pas toujours de vivres en quantité suffisante, toutefois, ils n'ont jamais manqué de partager également avec lui ce qu'ils avaient.

Il était retenu captif en attendant qu'il paie un rançon dont il n'a pas donné un sous car il a été relaxé sur la réclamation des autorités consulaires américaines.

Washington, 23 juillet. — L'abrogation de la proclamation de neutralité qui prohibait l'exportation des armes au Mexique est considérée par l'administration comme indication de la prochaine intervention dans les affaires mexicaines.

Une conférence entre le Président Wilson et des leaders du Congrès sur la proposition a été discutée, à ce lieu aujourd'hui; un grand nombre des assistants ont exposé leur opinion et donné leur approbation.

Le Sénat n'a pas continué aujourd'hui la discussion des affaires du Mexique.

Le nouveau ministre japonais est acclamé.

Mexico, 23 juillet. — Des milliers d'étudiants porteurs de drapeaux japonais ont acclamé le nouveau ministre japonais, Minéichiro Adachi, à son arrivée ici mardi, malgré le vœu formulé par la légation japonaise que toute manifestation soit prohibée.

Mexico, 23 juillet. — Le gouvernement avait envoyé une commission officielle chargée de recevoir le ministre japonais; à Guadalajara, il fut applaudi et acclamé par une foule immense parmi laquelle se trouvaient également des militaires; il y eut revue des troupes et plus tard un banquet auquel le ministre était invité.

Le train spécial qui le transportait était orné de drapeaux japonais et mexicains. Toute la matinée la foule se promena et manifesta amicalement devant les magasins japonais. Des orateurs insistent sur la cordialité qui devait présider à la réception du ministre japonais et blâmaient les Etats-Unis pour avoir manqué de reconnaître le gouvernement de Huerta.

Le Ministre Adachi, dans une adresse, dit qu'il fut agréablement surpris par les manifestations qui ont marqué son arrivée et qu'il en a apprécié l'esprit qui les avait inspirées. Il fit allusion au fait que son pays aussi bien que le Mexique avait eu des difficultés avec les Etats-Unis et appela le Mexique et le Japon des nations sœurs.

Le bulletin de l'enseignement depuis quelque temps proclamait que les étudiants se rassembleraient "pour exprimer publiquement l'amitié pour le Japon en face du danger venant de nations plus fortes qui menacent la nationalité du Mexique."

Mineur américain tué par des rebelles Mexicains.

El Paso, Tex., 23 juillet. — U. G. Wolf, un ingénieur des mines américain dont l'habitation était en ville, été tué par des rebelles mexicains à la mine de Creston Colorado dans l'ouest du Sonora, le 15 juillet, selon une lettre reçue aujourd'hui par Mme Wolf, d'un mineur mexicain, Jésus Hidalgo, de Creston.

Un nouvel aéroplane.

Anthony Vitale, épier, au coin des rues Dorgenois et Laharpe, a inventé un modèle d'aéroplane à passagers. Il pense, sans peur, en faire l'essai au "Fair Grounds."

ITALIE

Les demandes des gardes-suisse sont repoussées par le Vatican.

Rome, 23 juillet. — Les gardes-suisse du Vatican ont reçu aujourd'hui un ultimatum, repoussant leurs demandes. Ils ont été réunis dans une des cours du Vatican et leur commandant leur a notifié que leurs demandes ne pouvaient être acceptées par le Saint-Siège, comme étant en parfaite opposition avec les règles de la discipline.

Le commandant a ajouté que ceux qui ne pouvaient se soumettre aux règlements militaires actuellement en vigueur, avaient la liberté de retourner chez eux. Il a déclaré que les auteurs de l'agitation seraient mis à pied.

Ces gardes-suisse ont reçu cette nouvelle avec des murmures de mécontentement. Ils ont demandé ensuite une audience au Cardinal Merry del Val, pendant que leur requête avait été mal interprétée.

Visite de l'ex-sultan du Maroc au Vatican.

Rome, 23 juillet. — Mulai-Hafid, qui a donné sa démission de sultan du Maroc, l'année dernière, a été visiter le Vatican aujourd'hui. L'ancien sultan qui reçoit une pension de \$50,000 par an, passe son temps à visiter des musées, payant ses entrées, et refusant tous les privilèges autres que ceux accordés au commun des mortels.

La tour de Pise penche trop.

Pise, 23 juillet. — Les autorités ont conclu des arrangements aujourd'hui pour consolider la fameuse tour penchée de Pise. La tour penche de plus en plus chaque année et la situation devient périlleuse.

Il a été décidé de drainer les fondations, dans lesquelles les eaux de l'Arno ont pénétré. La base de la tour sera également élargie.

BALKANS

Sofia, 23 juillet. — La Serbie et la Grèce ont consenti aujourd'hui à discuter les négociations de la paix avec la Bulgarie, à Bucarest, la capitale de la Roumanie. L'armistice sera conclu d'ici deux jours.

La Grèce insiste pour que l'armistice et les négociations de la paix soient signées en même temps. La Roumanie a refusé à la Turquie de participer à la conférence pour la paix. Les puissances ont accepté tous ces arrangements.

PORTUGAL

Sérieux mouvement révolutionnaire.

Madrid, 23 juillet. — Des voyageurs arrivés aujourd'hui du Portugal disent que le mouvement révolutionnaire prend de graves proportions et que le gouvernement républicain considère la situation comme très sérieuse.

L'incendie de la ferme Oakley.—La législature est à blâmer.

Jackson, Miss., 23 juillet. — La législature du Mississippi est aujourd'hui accusée d'être responsable de la mort des 35 prisonniers noirs, qui ont péri dans l'incendie de la ferme Oakley.

Si les cellules dans lesquelles étaient enfermés les prisonniers, avaient été de construction moderne la terrible tragédie n'aurait jamais eu lieu.

Bien que la ferme ait rapporté à l'état de \$250,000 à \$500,000 par an, la dernière législature a omis de voter une somme suffisante pour l'amélioration des logements destinés aux prisonniers. Et cependant les législateurs ne peuvent invoquer pour leur excuse l'ignorance des conditions de la prison, car ils ont été maintes fois prévenus de l'insécurité des logements affectés aux prisonniers.

Les corps des 35 victimes ont été enterrés aujourd'hui.

M. Zatarain se défend.

Jules A. Zatarain, le tailleur qui avait disparu de la Nouvelle-Orléans, emportant \$500 qui appartenaient à la "American Express Company" et qui a été appréhendé à Chicago, est arrivé hier matin, accompagné de deux détectives. Il dit qu'il plaidera coupable, en invoquant des circonstances atténuantes. Il prétend avoir avoué à la Compagnie American Express le détournement de l'argent et d'avoir cédé son magasin en paiement de la dette.

M. Zatarain nie formellement les rumeurs relatives à sa fuite avec une jeune femme, et il ajoute que des amis ont refusé de lui venir en aide, après avoir promis de le tirer de ses ennuis.

MM. Hoehn et Dieth retrouvent leur marchandise volée.

Les détectives Gorman et Brewer ont arrêté, hier soir, au No. 329 de la rue Sud Remparts, L. W. Newman et James Thompson, qui avaient en leur possession une valise contenant vingt plumes d'oiseau qu'ils essayaient de vendre. Thompson, âgé de dix-huit ans, avait été détenté par les détectives qu'il y avait une plus grande quantité de plumes dans leur chambre, au No. 526 de la rue St Pierre. Les policiers trouvèrent dans la chambre cent dix plumes, et chez Mme May Rosen, au No. 1328 de la rue de l'Hôpital, ils saisirent treize plumes que Thompson avait vendues à Mme Rosen.

Ces plumes valaient six cent piastres. M. Emile Hoehn, de la maison Hoehn & Dieth, au No. 533 de la rue Iberville, reconnut les objets comme faisant partie d'une grande quantité de plumes qui avaient été volées au magasin, dimanche passé. M. Hoehn estime que les voleurs ont emporté au moins 160 plumes.

LES DEGATS DE L'ORAGE.

L'Hôtel de Ville endommagé. Un matelot noyé. Une dame évanouie.

On violent orage s'est abattu sur la Nouvelle-Orléans et ses environs, hier matin vers onze heures et a causé beaucoup de dégâts. Des arbres ont été déracinés, des poteaux de télégraphie et de téléphone couchés sur le sol, et le service d'électricité à Carrollton a été interrompu pendant plusieurs heures. Pendant le fort de l'orage il tomba une pluie diluvienne qui empêcha la circulation des piétons et des voitures.

Une partie de la corniche de l'Hôtel de ville, faisant face à la rue St. Charles, a été démolie. Une dame traversant la rue Camp et Poydras a été emportée et jetée à terre par la bourrasque et a été transportée évanouie chez un pharmacien voisin.

Le vent avait une vitesse maximum, de quarante-cinq milles à l'heure. Il n'y a pas eu de dégâts aux constructions et aux maisons sur le bord du lac Pontchartrain. Les bateaux de pêche ont en le temps de regagner la rive avant que l'orage eût atteint son plus haut point.

Un matelot employé à bord de la goélette Hilda Blank, est tombé dans le lac Pontchartrain pendant l'orage et s'est noyé. Le corps a été retrouvé par le capitaine Joseph A. Bellias.

Le vent a abattu plusieurs arbres qui étaient plantés le long du trottoir, sur l'avenue Jackson entre les rues Annunciation et Chippewa.

Un ancien forçat encore en faute.

John Escat qui a déjà subi une condamnation au bagne, et que la police recherche depuis quelques temps pour vol, s'est fait prendre hier soir, par l'officier de police Padin, dans l'épicerie et bar de Dominique Longo au No. 2143 de la rue Franklin. Escat avait essayé de boire au comptoir sans payer, et il fut pris au collet par Longo et tenu jusqu'à l'arrivée de l'officier.

UN TERRIBLE INCENDIE

Détruit une fabrique de vêtements causant la mort de 50 personnes.

Binghamton, N. Y., 23 juillet. — Le nombre exact des victimes qui ont péri dans l'incendie qui a détruit, hier, le Binghamton Clothing Company, ne sera peut-être jamais connu.

Une sérieuse enquête place le nombre des personnes étant dans la bâtisse, au moment du feu, à 111. On n'a pu sauver que 53 personnes. La majorité des victimes se compose de jeunes filles. Il a été impossible de reconnaître la plupart des corps.

Le gouvernement a commencé une enquête afin de savoir à qui incombe la responsabilité d'un pareil désastre causant la perte de tant de vies humaines.

La municipalité va s'occuper des funérailles des victimes, et toutes les fabriques et maisons de commerce seront fermées le jour des obsèques en signe de deuil.

L'inspecteur du travail, pour l'état, a dit aujourd'hui, que les sorties en cas d'incendie, étaient construites d'accord avec les règlements.

Les pertes causées par l'incendie dépassent \$200,000, et sont largement couvertes par des assurances.

On croit que les nombreuses pertes d'existences sont dues à ce que les employés, prenant l'appel de la cloche d'alarme pour un appel d'exercice, ont mis de la lenteur à quitter leur ouvrage. Plusieurs mêmes quand ils ont su que le bâtiment était en feu, sont revenus sur leurs pas pour prendre leurs effets et les objets auxquels ils tenaient.

Plusieurs se sont tués en sautant dans la rue.

Les directeurs de la compagnie disent que tous les règlements de la police contre les incendies, étaient rigoureusement observés.

H. Pierre, le voleur de Wells-Fargo Express Co., condamné à 10 ans de prison.

Lake Charles, Lne., 23 juillet. — Hershel Pierre, le jeune homme de 17 ans, qui avait volé, en Novembre dernier \$21,446 en numéraire à la Cie d'express Wells-Fargo, s'est reconnu coupable devant la cour de district. Il a été condamné au maximum de la peine, soit dix ans de prison.

A. E. Amy, d' Eunice, s'est reconnu coupable de recel, et a également été condamné au maximum, c'est à dire à deux ans de prison.

Le juge Iverton n'a pas voulu tenir compte de la jeunesse de Pierre, au moment du vol, déclarant qu'il avait la parfaite connaissance de la gravité de son acte.

Une enquête sérieuse par le grand jury.

Le grand jury de la paroisse d'Orléans siègeait hier, à la Cour Criminelle pour commencer une enquête sommaire au sujet de l'information donnée par l'avocat de district, qui prétend que les cas criminels, depuis quelques mois, n'auraient pas été livrés par la police, aux personnes citées comme témoins. Les officiers de police sont accusés d'avoir volontairement méconnu leurs devoirs à ce sujet, et d'avoir été la cause que beaucoup de procès n'ont pas encore été jugés.

Des mandats ont été lancés, hier, citant 175 personnes pour comparaître devant le grand jury.

Sera Rebâti pour la 4ème fois.

L'entrepôt d'emballage de coton appartenant à la succession de Gabe Kahn sera rebâti de suite. M. Sol Kahn et Jacob Samuels, gérants, disent que c'est la troisième fois en 40 ans que le feu a détruit les magasins. L'Abeille a donné dans l'édition de mardi un compte-rendu de l'incendie.